



**HAL**  
open science

# De Vico à Gramsci. Éléments pour une confrontation

Pierre Girard

► **To cite this version:**

Pierre Girard. De Vico à Gramsci. Éléments pour une confrontation. Laboratoire italien. Politique et société, 2016, 18, 10.4000/laboratoireitalien.1067 . hal-04629723

**HAL Id: hal-04629723**

**<https://hal.science/hal-04629723v1>**

Submitted on 1 Jul 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



## Laboratoire italien

Politique et société

18 | 2016

Gramsci da un secolo all'altro

---

# De Vico à Gramsci. Éléments pour une confrontation

*Da Vico a Gramsci. Elementi per un confronto*

*From Vico to Gramsci. Elements for a comparison*

Pierre Girard



### Édition électronique

URL : [http://](http://laboratoireitalien.revues.org/1067)

[laboratoireitalien.revues.org/1067](http://laboratoireitalien.revues.org/1067)

ISSN : 2117-4970

### Éditeur

ENS Éditions

### Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2016

ISSN : 1627-9204

Ce document vous est offert par  
Bibliothèque Diderot de Lyon



### Référence électronique

Pierre Girard, « De Vico à Gramsci. Éléments pour une confrontation », *Laboratoire italien* [En ligne],

18 | 2016, mis en ligne le 28 novembre 2016, consulté le 12 décembre 2016. URL : [http://](http://laboratoireitalien.revues.org/1067)

[laboratoireitalien.revues.org/1067](http://laboratoireitalien.revues.org/1067)

---

Ce document a été généré automatiquement le 12 décembre 2016.



Laboratoire italien – Politique et société est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# De Vico à Gramsci. Éléments pour une confrontation

*Da Vico a Gramsci. Elementi per un confronto*

*From Vico to Gramsci. Elements for a comparison*

**Pierre Girard**

---

- 1 L'exercice qui consiste à comparer deux grands penseurs, séparés par plusieurs siècles, est toujours délicat, même si des liens évidents les relie, qu'il s'agisse des champs thématiques sur lesquels ils interviennent ou de la tradition de pensée dans laquelle ils s'insèrent. Le cas du rapport entre Vico et Gramsci est ici d'autant plus intéressant qu'il illustre, à notre sens, clairement la force de telles comparaisons, mais aussi leurs limites. Il s'agit d'une comparaison qui a souvent été faite, mais qui offre des résultats inégaux dans la mesure où elle oscille souvent entre la simple reconnaissance factuelle d'influences entre les deux auteurs – ici en l'occurrence de Vico sur Gramsci – que l'on pourrait discerner dans une exploitation diachronique d'un corpus, et la mise au jour de rapports conceptuels. Ces deux aspects ont été l'occasion d'études souvent talentueuses et convaincantes<sup>1</sup>. Mais c'est peut-être un court texte d'Eugenio Garin qui manifeste le plus clairement l'ambiguïté de ce type de confrontation. Ce texte intitulé « Vico in Gramsci », publié en 1976 à l'occasion de l'édition des *Quaderni del carcere* de Valentino Gerratana, est particulièrement intéressant car il souligne à la fois la faiblesse de la relation apparente de Gramsci à l'œuvre de Vico, tout en discernant les « luoghi vichiani » chez Gramsci, pour en conclure à la nécessité d'« affrontare il problema della presenza di alcuni dei motivi più profondi della tematica vichiana in Gramsci »<sup>2</sup>.
- 2 Cette forme d'hésitation sur une forte ou faible importance de Vico pour Gramsci, peut certes se résoudre de manière ponctuelle, par le simple repérage de « lieux vichiens », explicites ou implicites chez Gramsci, ainsi que par la mise au jour de concepts communs. Mais à nouveau, les résultats issus de ce type d'approche peuvent apparaître autant comme une force que comme une faiblesse. Faire de Vico un « précurseur » de Gramsci est en effet problématique et pose des questions qui dépassent la simple détermination de la catégorie de « précurseur » dans l'histoire des idées. La notion de « précurseur » est en

effet ambivalente dans la mesure où elle laisse indéterminé le type d'influence entre ces deux auteurs. Gramsci ne fait-il que s'inscrire dans une voie problématique ouverte par Vico, ou au contraire la transforme-t-il de manière critique, le philosophe napolitain faisant figure de levier lui permettant d'exposer ses idées propres ?

## Vico et « L'angoletto morto della storia » : un héritage problématique

- 3 Les difficultés auxquelles mène le repérage des « luoghi vichiani », et que laisse transparaitre le constat d'E. Garin, sont peut-être liées au fait que l'on mélange à chaque fois deux niveaux d'analyse, un niveau conceptuel qui s'affranchirait de la distance diachronique entre les deux auteurs et qui tenterait de mettre au jour des rapports théoriques, et un niveau plus historique qui tenterait, inversement, de montrer quel est l'état de la figure de Vico lorsqu'en hérite Gramsci. Il s'agit là d'un mélange problématique qui a été parfaitement mis en lumière par Nicola Badaloni dans un texte d'introduction à l'édition des *Opere filosofiche* de Vico établie par Paolo Cristofolini en 1971. Ce texte est important car il met clairement en lumière les résultats de la construction d'une certaine image de Vico, dont on ne commence à se défaire qu'au début des années soixante. Une des conséquences négatives, selon Badaloni, de cet héritage – en premier lieu celui qui passe par la médiation de Croce – est notamment de brouiller le rapport entre Vico et Gramsci<sup>3</sup>.
- 4 Il s'agit là d'une situation que l'on peut regretter, mais qui est peut-être commune à toutes les philosophies et à leur réception. On pourrait du reste ajouter que la « fortune » d'une pensée, aussi paradoxale et contradictoire soit-elle, est aussi l'indication du sens initial de cette même pensée. Le regard rétrospectif du commentateur est le plus souvent animé du souci de discerner au sein des œuvres prises en considération un système de pensée parfaitement réglé, diaphane, bref, semble poussé par le besoin irrésistible d'en manifester une cohérence parfaite, comme si cela en validait l'intérêt en amont et l'interprétation en aval. Or, force est de constater que ce souci rétrospectif « lisse » en quelque sorte artificiellement des pensées qui se développent souvent au milieu de querelles, de controverses auxquelles elles réagissent et qu'elles suscitent au sein de champs s'entrecroisant souvent de manière complexe. Dans le cas qui nous intéresse, il y a une sédimentation de niveaux qui doivent être mis en relation et qui déterminent en creux le statut du « Vico » de Gramsci.
- 5 Cependant, le Vico dont hérite Gramsci est une figure construite problématiquement tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce qui frappe ici, ce sont moins les caractéristiques de la réception de Vico en Italie que les vecteurs de diffusion de cette même réception. On a ainsi le sentiment qu'il y a un lien entre les controverses auxquelles réagit Vico au XVIII<sup>e</sup> siècle et les lectures qui sont faites de sa pensée au XIX<sup>e</sup> siècle. La fortune de Vico se construit donc autour d'un ensemble de controverses que sa pensée a suscité et qui font que sa réception au XIX<sup>e</sup> siècle se fait sur des modèles concurrentiels, souvent opposés entre eux. On a souvent affirmé que Gramsci lit Vico à travers le prisme de la pensée de Croce et de sa monographie de 1911<sup>4</sup>. Même si on ne peut pas nier ce fait, il n'en reste pas moins que l'étude de Croce ne vient pas de nulle part, mais prend position par rapport à une certaine manière de voir Vico au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Faire de Vico un génie isolé dans l'histoire des idées, une sorte de précurseur universel, n'est pas une opération neutre, mais une prise de

position polémique dans des querelles philosophiques dont il nous faut dire brièvement un mot.

- 6 Il ne s'agit bien évidemment pas ici de faire l'histoire de la réception de Vico au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>, mais d'en indiquer rapidement les enjeux, dont Gramsci sera l'héritier indirect. Plusieurs vecteurs de diffusion peuvent être discernés. Le premier, en quelque sorte inattendu, est celui de Michelet, qui donne une image toute particulière de Vico, autant par son interprétation que par sa traduction<sup>7</sup>. Sans entrer dans le détail de cette lecture<sup>8</sup>, il faut remarquer que Michelet se sert de Vico comme d'une machine de guerre contre l'héritage cartésien et contre toute prétention à la *mathesis universalis*<sup>9</sup>. Dissocié de l'entreprise scientifique cartésienne, Vico pouvait être facilement tiré par Michelet vers la « philosophie de l'histoire », titre qu'il donne du reste à sa traduction, en occultant l'importance de la science pour Vico. Cette interprétation toute particulière et les cadres de la « philosophie de l'histoire » qu'en tire Michelet feront l'objet de nombreuses critiques, notamment du point de vue de la tradition marxiste<sup>10</sup>. Il n'en reste pas moins qu'en faisant de Vico une sorte de précurseur, Michelet, même s'il est critiqué en Italie, inaugure une manière de voir Vico qui le coupe des racines problématiques dans lesquelles s'ancre sa pensée. Le philosophe napolitain est désormais tourné vers le XIX<sup>e</sup> siècle et les grandes philosophies de l'histoire qui s'y développent.
- 7 Cette figure de précurseur aura une influence centrale dans une bonne partie de la réception italienne au XIX<sup>e</sup> siècle, et plus généralement dans l'hégélianisme napolitain<sup>11</sup>. L'expression de Francesco De Sanctis, selon laquelle Vico aurait « vécu solitaire dans son cabinet de travail » (« *vivuto solitario nel suo gabinetto* »)<sup>12</sup>, est reprise par la plupart des grands représentants de l'hégélianisme napolitain<sup>13</sup>, notamment par Bertrando Spaventa<sup>14</sup>. La mise en scène d'un Vico solitaire n'est pas simplement une mauvaise connaissance des conditions dans lesquelles se développe la pensée du philosophe napolitain, mais une reconstruction ayant une fonction stratégique dans la mise en place d'une pensée nationale en Italie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.
- 8 Croce s'inscrit pleinement dans le schéma de Spaventa<sup>15</sup>. Son but est triple : d'une part, en mettant entre parenthèses l'époque de Vico, Croce rend ce dernier comme étranger à son propre temps, exceptionnel par rapport à un siècle qui ne l'aurait pas compris. Du coup, il peut le relier en amont à la Renaissance et en aval aux grandes philosophies de l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle, en particulier à la tradition hégélienne dont il se veut l'héritier principal. D'autre part, cette filiation, outre le fait qu'elle donne à Croce un rôle central dans l'histoire des idées italiennes, lui permet de désactiver en quelque sorte la réception de Vico par les traditions marxiste et positiviste. Le dernier enjeu d'une telle reconstruction, qui rejoint en partie la lecture de Michelet, consiste à soustraire Vico aux interprétations catholiques<sup>16</sup>, qui se fondent en particulier sur le rôle que Vico donne à sa providence dans le cours de l'histoire. Il s'agit là d'un aspect essentiel dans la réception de Vico et qui est instrumentalisé par l'interprétation de Croce. La lecture de Croce ne se fait pas dans l'absolu, mais contre le positivisme, contre une certaine réception marxiste, mais aussi contre le catholicisme qui voit en Vico une arme de guerre contre Croce<sup>17</sup>. Dissocier la providence vichienne de son interprétation catholique devient donc un enjeu pour Croce, autant dans sa monographie de 1911 que dans certaines de ses initiatives éditoriales, par exemple sa publication du texte critique de Gian Francesco Finetti en 1936<sup>18</sup>, dont le but explicite est de rendre impossible la lecture catholique de Vico. La réception de Vico par Croce n'est par conséquent aucunement neutre et ne se résume pas simplement à une interprétation parmi d'autres. Il y a au contraire une véritable instrumentalisation

tactique du philosophe napolitain et de sa position dans l'histoire des idées, et cela pour l'utiliser au sein de conflits propres à Croce et à son temps.

- 9 Nous pourrions enfin isoler un autre vecteur de diffusion, qui du reste se sédimente souvent avec les deux premiers, et qui passe par la question de la scientificité de l'histoire et plus généralement par les débats au sein de l'historicisme et de son développement en Italie<sup>19</sup>. Certes, cette question dépasse de loin le cadre d'une telle étude, mais il nous faut en dire un mot tant elle sature en quelque sorte la réception de Vico par Gramsci. À nouveau, la question n'est pas neutre : en faisant de Vico un « philosophe de l'histoire », ou en le tirant vers une lecture idéaliste, la fortune qu'a eue la lecture de Michelet au XIX<sup>e</sup> siècle, la lecture de Croce ensuite, ont soustrait Vico à une certaine lecture marxiste, ainsi qu'au positivisme, empêchant de discerner précisément quel était l'objectif « scientifique » de la *Scienza nuova*. En faisant de Vico une synthèse originale de l'humanisme italien, un « philosophe de l'histoire » ou un penseur idéaliste, on rendait impossible toute reprise par le positivisme. Une telle opération montre bien à quel point la fortune de la pensée vichienne ne se fait pas de manière neutre, mais au travers de querelles et de filtres problématiquement saturés<sup>20</sup>. On peut, pour illustrer cette idée, prendre plusieurs exemples. Le premier renvoie aux problèmes soulevés par la question de la scientificité de l'histoire, qui apparaît notamment dans certains textes de Pasquale Villari et d'Antonio Labriola, textes qui posent plus généralement le problème de la réduction de l'histoire à une science positive.
- 10 La thèse de Villari est connue et a été présentée par Roberto Ardigò, à savoir le représentant le plus célèbre du positivisme en Italie, comme une des plus éclatantes positions positivistes. Ces thèses publiées sous forme d'articles en 1891 dans la revue florentine *Nuova Antologia*, et réunies sous le titre *La storia è una scienza ?*, sont en réalité complexes et ne reflètent pas entièrement les positions de Villari. Comme le fait remarquer à juste titre M. Martirano dans l'introduction qu'il donne à son édition du texte de Villari, la position de ce dernier est beaucoup plus nuancée et ne s'apparente en rien à un texte positiviste de combat. Cet aspect apparaît très clairement dans un autre texte célèbre de Villari, *La filosofia positiva ed il metodo storico*, au départ un discours inaugural tenu à l'*Istituto superiore* de Florence en 1865, puis publié dans la revue *Politecnico* de Milan<sup>21</sup>. Dans ce texte, qui opère une réflexion critique sur le statut du positivisme et sur ses « applications aux sciences naturelles, aux sciences morales et historiques »<sup>22</sup>, le ton de Villari, se réclamant de la pensée de Vico, se fait plus nuancé et n'est pas réductible aux thèses positivistes les plus extrêmes, qui réduisent le cours de l'histoire aux lois de la mécanique. Pour Villari, le positivisme offre une « nouvelle méthode » et non un « nouveau système »<sup>23</sup>. En d'autres termes, il ne s'agit aucunement, comme pourrait le laisser croire un positivisme grossier, qu'il est possible de réduire l'histoire à des lois mécaniques, mais qu'il est possible d'en offrir une nouvelle approche méthodique.
- 11 Cette thèse est remarquable, car elle anticipe l'originalité de l'approche de Marx par Labriola. La position de Labriola est intéressante dans la mesure où elle se fait à plusieurs bandes, d'abord dans son rapport à Marx lui-même et son refus de l'interpréter selon les règles d'un mécanisme grossier, puis dans son rapport complexe au positivisme et plus généralement à la science<sup>24</sup>, et enfin dans son dialogue avec Croce<sup>25</sup>. André Tosel a montré dans quelle mesure l'approche de Labriola, définie comme « anti-dogmatique », anticipe la pensée de Gramsci<sup>26</sup>. Pour Labriola, le matérialisme historique de Marx ne saurait se réduire à un pur déterminisme fondé sur des principes mécaniques. De manière analogue

à l'approche néo-positiviste de Villari, Labriola montre que l'histoire n'est pas un ensemble mécanique réductible à la *mathesis universalis* et dont on pourrait automatiquement déduire le cours. Tout au plus est-il possible d'obtenir une « prévision morphologique », qui n'est en rien une prévision absolue de l'événement. Le matérialisme historique, s'il ne se réduit pas à une simple méthode, n'est pas non plus selon Labriola la découverte d'une nouvelle fatalité, qui ne ferait au final que remplacer une providence déchu par une autre.

- 12 Ce qui est intéressant dans les deux cas que nous venons d'aborder rapidement, c'est que le refus du mécanisme aveugle se fait en ayant recours à Vico, comme si le philosophe napolitain satisfaisait à une double exigence, celle d'une approche scientifique de l'histoire, mais aussi l'impossibilité de réduire l'histoire à un ensemble de lois mécaniques<sup>27</sup>. Cet aspect apparaît clairement chez Georges Sorel<sup>28</sup> qui constitue également un des vecteurs importants de la manière avec laquelle Gramsci aborde la pensée marxiste, et derrière elle la pensée de Vico. On le sait, la lecture de Vico par Sorel a été déterminante dans la constitution de son œuvre. La réception de Vico par Sorel est d'autant plus intéressante, qu'elle se fait à partir de la lecture de Vico par Marx et par opposition aux interprétations déterministes de Marx. Sans entrer dans le détail de cette réception, brillamment décrite par Anne-Sophie Menasseyre<sup>29</sup> dans son édition récente des textes de Sorel consacrés à Vico, il est néanmoins possible d'en retracer les grandes lignes de force, qui seront celles dont hérite Gramsci. Le fait est connu, Marx cite plusieurs fois Vico, notamment dans sa correspondance avec Lassalle, mais aussi dans une note célèbre du *Capital*, où Vico est reconnu comme un des premiers à avoir montré que « l'histoire de l'homme se distingue de l'histoire de la nature en ce que nous avons fait celle-là et non celle-ci »<sup>30</sup>.
- 13 L'attention de Sorel portée à cette thèse est d'autant plus significative qu'elle constitue une sorte de continuité dans la réception de Vico au XIX<sup>e</sup> siècle, mais aussi en ce qu'elle combat d'autres lectures antagonistes de Marx qui se fondent elles aussi sur l'interprétation de Vico. Nous faisons ici en particulier allusion à l'interprétation déterministe et mécaniste de Marx par Paul Lafargue dans *Le déterminisme économique de Karl Marx* publié en 1909. C'est en effet paradoxalement en faisant référence aux « lois historiques de Vico », que Lafargue interprète la pensée de Marx comme un déterminisme mécanique strict, ce contre quoi lutte Gramsci dans l'ensemble de son œuvre. Inversement, Sorel s'applique à dénoncer, dans la pensée de Vico, tout ce qui peut laisser place à une telle conception. Il réfute la théorie des « corsi » et « ricorsi », le principe d'une « histoire idéale éternelle », qui sont les relents « privés de valeur »<sup>31</sup> d'une vision déterministe et cyclique de l'histoire ou l'expression d'un idéalisme sous-jacent. Pour Sorel, l'histoire ne saurait être enfermée dans un cadre logique fait de tables, de lois permettant d'en prédire le cours de manière déterministe, mais elle est l'œuvre du « faire » humain et de ses conditions de production. Cela ne veut pas dire qu'il renonce à l'idée de science. Ce qui est ici réfuté, et on discerne le courant de pensée dans lequel s'insère Sorel, c'est la possibilité et la légitimité d'exporter aveuglément les dispositifs des sciences de la nature et de les appliquer au monde « fait » par les hommes, réfutation déjà proposée par Marx dans la note que nous venons de citer lorsqu'il dénonçait « le matérialisme abstrait des sciences naturelles, qui ne fait aucun cas du développement historique » et dont « les défauts éclatent dans la manière de voir abstraite et idéologique de (leurs) porte-parole, dès qu'ils se hasardent à faire un pas hors de leur spécialité »<sup>32</sup>.

- 14 La question n'est donc pas de savoir si Gramsci a bien lu (ou non) Vico<sup>33</sup>, s'il rend justice à la pensée du philosophe napolitain, mais à travers quels types de conflits il le reçoit. Plutôt que de chercher à tout prix des signes avant-coureurs de la pensée de Gramsci chez Vico, attribuant à ce dernier la figure ambiguë de « précurseur », il nous semble au contraire plus judicieux de souligner les conflits et les controverses dont hérite Gramsci, en grande partie à travers des médiations dans lesquelles la fortune de Vico est centrale. C'est cette réception problématique que nous voudrions souligner dans les lignes qui suivent.

## « Il mondo grande e terribile »

- 15 Sans vouloir à tout prix chercher à établir des analogies, il est remarquable de voir que les deux penseurs semblent intervenir de manière agonistique dans leur temps<sup>34</sup>. Cet aspect est également remarquable chez Vico, ne serait-ce que dans le ton de certains de ses textes, ou même dans la méthode initialement déployée<sup>35</sup>. L'attention aux conflits auxquels les deux penseurs réagissent est donc déterminante. Nous ne pouvons ici qu'esquisser ces positions qui nous semblent significatives en raison de la manière analogue avec laquelle les deux philosophes semblent réagir.
- 16 On le sait, et il s'agit d'un topos de la critique consacrée à Vico, un des leviers polémiques qu'utilise le philosophe napolitain pour développer sa pensée renvoie à sa critique de la tradition cartésienne. Cette critique, dont le statut est complexe<sup>36</sup>, se fonde sur le projet, illégitime aux yeux de Vico, de la réduction du monde par la *mathesis universalis* d'origine cartésienne. Pour Vico, Descartes, en limitant le monde au « clair » et au « distinct », notamment en faisant usage de l'outil mathématique, transforme artificiellement le monde et en ôte toute son épaisseur historique. En d'autres termes, l'application des modèles des sciences de la nature au « monde fait par les hommes » a des conséquences désastreuses. Certes, le monde qui en résulte semble scientifique, mais il ne l'est qu'au prix d'une réduction qui fait que tout ce qu'il y a d'humain dans ce monde est artificiellement et illégitimement rejeté vers le « confus » et « l'obscur ». Pour Vico, une telle méthode est le résultat de la « vanité des savants »<sup>37</sup> (« boria de' dotti ») qui consiste à exporter sur un objet des catégories qui lui sont hétérogènes et qui le déforment. Ainsi, les savants modernes, fascinés outre mesure par les modèles de la *mathesis universalis*, croient pouvoir en exporter les catégories sur le monde des hommes qui leur est hétérogène<sup>38</sup>. Le résultat présenté offre « un monde des hommes qui serait composé de lignes, de nombres et de signes algébriques »<sup>39</sup>, qui ne représente aucunement la complexité du monde historique réel. Le gain de l'approche scientifique du monde par Descartes a donc un coût qui le rend vain. Pour Vico, les procédés des sciences de la nature ne peuvent pas être valables de manière universelle et il n'est pas possible de réduire la nature à son approche mécanique et physique<sup>40</sup>.
- 17 La position de Vico, que nous venons de résumer à grands traits, nous semble analogue à celle qu'aura Gramsci face aux lectures déterministes et mécanistes du matérialisme historique auxquelles il s'oppose, et dont nous avons vu les médiations et les origines au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. D'une certaine manière, les reproches de Vico à l'encontre d'un certain cartésianisme sont les mêmes que ceux qu'adresse Gramsci aux « incrostazioni positivistiche e naturalistiche » des Bolchéviques qu'il dénonce dans un article célèbre de 1917 (« La rivoluzione contro il 'Capitale' ») paru dans *Avanti!* et réimprimé dans le *Grido del popolo*<sup>41</sup>. Il s'agit là d'une des thèses les plus connues de Gramsci, qui fonctionne autant



d'un point de vue théorique contre certaines interprétations de Marx qu'il combat dans ses *Quaderni del carcere*, en particulier celle de Boukharine (*Théorie du matérialisme historique, Manuel populaire de sociologie marxiste*)<sup>42</sup>, que d'un point de vue politique (on peut penser par exemple à sa critique des positions d'Amadeo Bordiga). La position de Gramsci semble reprendre ainsi le reproche méthodologique adressé par Vico à Descartes, à savoir celui de l'exportation aveugle des catégories des sciences de la nature sur des champs dans lesquelles elles sont illégitimes :

Ma è il concetto stesso di « scienza » quale risulta dal *Saggio popolare*, che occorre distruggere criticamente ; esso è preso di sana pianta dalle scienze naturali, come se queste fossero la sola scienza, o la scienza per eccellenza, così come è stato fissato dal positivismo.<sup>43</sup>

- 18 Il serait bien évidemment possible de multiplier ici les citations, tant semble centrale l'insistance de Gramsci à combattre les interprétations déterministes et mécanistes du monde, qui en réduisent la complexité et l'épaisseur. Il faut au contraire affronter ce « monde grand et terrible », pour reprendre une formule célèbre, en tenant compte de son épaisseur et en résistant à toute tentative de réduction illégitime. Cette approche va du reste jusqu'à critiquer certaines lectures matérialistes qui, en faussant l'acceptation du concept de matière<sup>44</sup>, finissent par produire le contraire de ce qu'il faut rechercher. La critique est toujours la même, à savoir la transposition des catégories des sciences de la nature dans l'histoire où elles ne sont pas valables. Plusieurs aspects frappent dans l'approche de Gramsci, à la fois la constance avec laquelle cette critique est émise dans l'ensemble de son œuvre, et cela dès ses premiers textes, mais aussi la tradition philosophique dans laquelle il s'inscrit, qui passe par une certaine réception de Vico, chez Villari, Sorel ou Labriola par exemple. La *mathesis universalis* critiquée par Vico chez Descartes a le même statut que « l'économisme », le fatalisme, le « déterminisme » constamment critiqués par Gramsci dans son interprétation du marxisme.

## « Nuova arte critica » et « filologia vivente »

- 19 La possibilité de rapprocher Vico de Gramsci ne s'arrête cependant pas au seul constat critique des risques issus de la tentation réductionniste. Dans les deux cas, l'enjeu ne se réduit pas à un simple constat épistémologique, mais renvoie avant tout aux conséquences politiques qui en sont issues. Vico insiste ainsi à plusieurs reprises sur le danger et les risques de la méthode cartésienne, autant dans la conduite des affaires publiques, notamment de l'État<sup>45</sup>, que dans l'éducation. Il en va de même chez Gramsci qui souligne à maintes reprises le danger de l'utilisation de la « loi statistique » (« legge statistica ») dans les champs de la « science et de l'art politique ». La question n'est pas simplement épistémologique, mais a nécessairement un écho politique. Ainsi, si « l'erreur » du scientifique l'expose tout au plus au ridicule, l'erreur des méthodes du scientifique appliquées aveuglément à la politique a des conséquences sociales « catastrophiques »<sup>46</sup>.
- 20 Dans les deux cas, la question épistémologique et méthodologique semble donc inséparable de considérations politiques et sociales. Cet aspect apparaît clairement chez Vico, notamment dans le titre du premier livre de la première version de la *Scienza nuova*, qui en résume l'objectif : « Necessità del fine e difficoltà de' mezzi di ritrovare una nuova scienza »<sup>47</sup>. Cette formule résume à elle seule l'objectif de Vico, mais aussi sa difficulté.

Cette nouvelle science est nécessaire dans la mesure où, puisque c'est l'homme qui a « fait » son histoire, il peut trouver en lui-même les règles qui ont présidé à ce faire :

Ma, in tal densa notte di tenebre ond'è coverta la prima da noi lontanissima antichità, apparisce questo lume eterno, che non tramonta, di questa verità, la quale non si può a patto alcuno chiamar in dubbio ; che questo mondo civile egli certamente è stato fatto dagli uomini, onde se ne possono, perché se ne debbono, ritruovare i princìpi dentro le modificazioni della nostra medesima mente umana.<sup>48</sup>

- 21 Cela dit, ce constat ne fait que mettre en lumière la difficulté même de l'entreprise de Vico, celle-là même qui lui a fait rencontrer « d'après difficultés » et lui « a coûté la recherche obstinée de presque toute (sa) vie littéraire »<sup>49</sup>. Le constat de Vico consiste en effet à faire une science nouvelle au sens fort du terme. À aucun moment il ne renonce à la science, ce qu'il rappelle de manière répétée<sup>50</sup>. Tout le problème est alors l'adjectif : comment faire cette science « nouvelle », celle-là même qui ose s'affronter au monde injustement rejeté par la tradition cartésienne dans le « confus » et « l'obscur », mais qui est nécessaire pour discerner le sens de l'histoire des hommes ? La solution de Vico passe notamment par la mise au point d'un « Nouvel art critique » (« Nuova arte critica ») lui permettant, grâce à la « philologie », d'accéder au « certain » (« certo »). Nous sommes là en présence de concepts centraux dans l'économie de la pensée de Vico. La philologie, qui, dépendant du « libre-arbitre », lequel est « très incertain » selon Vico, joue un rôle double, à la fois comme critère méthodologique et comme champ d'investigation, celui-là même qu'il désigne sous le nom de « sagesse poétique », à savoir cette sagesse issue du *poiein*, du « faire » des premiers hommes. Comme règle méthodologique, la philologie empêche toute conception abstraite, celle de philosophes perdus dans leur « boria » et qui appliqueraient aveuglément leurs catégories :

La filosofia contempla la ragione, onde viene la scienza del vero ; la filologia osserva l'autorità dell'umano arbitrio, onde viene la coscienza del certo. Questa medesima Dignità dimostra aver mancato per metà così i filosofi che non accertarono le loro ragioni con l'autorità de' filologi, come i filologi che non curarono d'avverare le loro autorità con la ragion de' filosofi ; lo che se avessero fatto, sarebbero stati più utili alle repubbliche e ci avrebbero prevenuto nel meditar questa Scienza.<sup>51</sup>

- 22 Mais derrière la règle méthodologique, la philologie renvoie aux production du « sens commun », à savoir les « langues, les mœurs, les institutions civiles et juridiques, les faits de guerre et de paix, les alliances, les voyages, les relations commerciales »<sup>52</sup>, à savoir ce champ issu du faire humain et de sa liberté. La philologie joue donc un rôle central chez Vico : elle est l'exigence de ne pas se réduire à un monde fictif et faussement rationnel, et elle implique qu'il ne saurait y avoir une méthode unique, simpliste, qui puisse s'affranchir de l'hétérogénéité du réel<sup>53</sup>.
- 23 Cette position de Vico est intéressante car elle semble anticiper de nombreux textes de Gramsci, également attentif à construire une méthode qui n'enferme pas le monde dans des catégories simplistes. Contre la prétention d'une méthode unique<sup>54</sup>, Gramsci souligne l'importance de méthodes multiples, propres à chaque recherche spécifique :
- Non esistono scienze per eccellenza e non esiste un metodo per eccellenza, « un metodo in sé ». Ogni ricerca scientifica si crea un metodo adeguato, una propria logica, la cui generalità e universalità consiste solo nell'essere « conforme al fine ».<sup>55</sup>
- 24 Le statut de la science<sup>56</sup> chez Gramsci est ainsi central pour discerner son rapport aux problématiques vichiennes. Encore une fois, l'usage de termes analogues semble frappant pour le lecteur. La nécessité d'une telle « philologie vivante » (« filologia vivente »)<sup>57</sup>

reprend l'exigence vichienne de ne pas réduire l'épaisseur du monde à quelques formules abstraites et trompeuses :

Questa riduzione ha rappresentato la cristallizzazione della tendenza deteriore già criticata da Engels [...] e consistent[e] nel ridurre una concezione del mondo a un formulario meccanico che dà l'impressione di avere tutta la storia in tasca.<sup>58</sup>

- 25 Bien évidemment, nous ne pouvons qu'esquisser des perspectives qui mériteraient d'être approfondies dans une étude plus développée. On pourrait par exemple mettre en lumière les rapports qui pourraient être discernés entre l'exploration de la « sagesse poétique » dans la seconde partie de la dernière version de la *Scienza nuova* et l'importance que revêtent aux yeux de Gramsci les productions du folklore, qui ne se limitent précisément pas à l'aspect basement « folklorique » qu'on leur prête classiquement<sup>59</sup>. Autant le *poiein* à l'œuvre chez les premiers hommes que celui visible dans le développement des enfants sont à prendre au sérieux chez Vico, comme le sont les productions folkloriques chez Gramsci. Il s'agit dans tous les cas d'une « vision du monde » créatrice de sens, qui construit l'expérience des hommes, et non pas une production inférieure, que seuls les savants aveuglés par leur « boria » jugent telle. Le rapport entre les deux penseurs pourrait être ici affiné en suivant plusieurs lignes de recherche : le rôle de l'étude des langues, centrale chez Vico, comme chez Gramsci, la question des étymologies, la possibilité d'accéder aux productions les plus anciennes du monde des hommes, sont ici des points qui trouvent des échos certains<sup>60</sup>.

## « Arte diagnostica », « prassi » et éducation

- 26 Mais c'est certainement la construction du modèle politique et son rôle pratique qui relie de manière fondamentale Vico et Gramsci, de même que les conséquences éducatives que tous deux en retirent. Là encore, nous ne pouvons que nous limiter à indiquer des pistes de rapprochement entre les deux penseurs italiens.
- 27 Si l'on considère d'abord le schéma politique élaboré par Vico, comme par Gramsci, ce qui saute aux yeux est leur fonctionnement analogue. Vico, on le sait, n'est pas réductible au modèle des « corsi » et « ricorsi » de l'histoire mis en vogue au XIX<sup>e</sup> siècle, expression qu'il n'emploie jamais. Son but est de fournir un *schéma* de développement valable pour toute nation, schéma qui se développe diachroniquement et qu'il nomme « corso »<sup>61</sup>. L'intérêt de ce schéma est d'être un simple *ordre* de développement et jamais la description d'un cours mécanique. Ce qui est mécanique est l'ordre de développement et non pas le *rythme*, qui reste, lui, dans les mains de la politique<sup>62</sup>. En ce sens, l'affirmation selon laquelle l'homme « fait » son histoire prend tout son sens. De ce point de vue, la dimension pratique de la *Scienza nuova* est essentielle<sup>63</sup> et Vico lui donne un rôle de « diagnostic » du « cours des nations », « l'art diagnostique » étant à relier à « l'art critique ». Ces deux « arts », que Vico présente comme les « deux pratiques » de sa science (« Della quale Scienza (...) due sono le pratiche »)<sup>64</sup> sont complémentaires. « L'art critique » a pour fonction de « discerner le vrai dans l'histoire obscure et fabuleuse ». « L'art diagnostique », pour sa part, a comme « fin principale » (« fine principale ») de « connaître les signes indubitables de l'état des nations » (« conoscere i segni indubitati dello stato delle nazioni »)<sup>65</sup>. Cette insistance pratique de Vico, constamment réitérée, est évidemment aussi centrale chez Gramsci. En ce sens, on pourrait peut-être considérer l'entreprise des *Quaderni* comme l'application de la méthode de Vico au cas particulier de

l'Italie, et cela pour en faire un diagnostic, permettant de discerner les lignes d'une action politique possible.

- 28 La dynamique du schéma élaboré par Vico trouve également de nombreux points d'analogie avec certaines analyses de Gramsci. Là encore, nous nous limitons à esquisser des lignes de recherche. Le schéma de Vico insère, on le sait, le moment politique dès le début de la constitution de la communauté nationale. Selon ce modèle de constitution de la cité, il y a en effet dès le départ un décalage. Fuyant « l'errance bestiale », les *bestioni* trouvent refuge auprès des premiers pères qui, en échange de leur protection contre cette violence, les asservissent<sup>66</sup>. Ils deviennent alors des *famoli*, d'où vient le nom de « famille » selon Vico<sup>67</sup>. La famille intègre donc en son sein dès le départ des inégalités, qui supposent la confrontation entre divers « sens communs »<sup>68</sup> : celui, élaboré, des « pères » qui tentent de le maintenir et de l'imposer aux *famoli*, et celui, éclaté, des *famoli* maintenus dans la passivité et qui constituent de véritables « classes subalternes », pour reprendre le vocabulaire gramscien.
- 29 La suite du schéma de Vico, qui dessine le « corso » de l'humanité, anticipe des mécanismes qui seront développés par Gramsci. Les *famoli* prennent conscience de leurs droits au sein de luttes, en particulier pour obtenir le droit au mariage solennel (« connubio »)<sup>69</sup>. Ces « juste guerre »<sup>70</sup>, qui participent du cours normal de l'histoire, ne sont en revanche jamais mécaniques, mais dans les mains du politique, qui doit les construire progressivement. Il est en ce sens particulièrement frappant de voir qu'un des textes de Vico le plus précisément cité par Gramsci<sup>71</sup> illustre cette dynamique. Il s'agit de l'interprétation personnelle du *Nosce te ipsum* de Solon par Vico, qui lit cette formule non pas de manière individuelle et psychologique, mais comme une exhortation et une incitation politique pour que les plébéiens prennent conscience de leurs droits politiques et sociaux<sup>72</sup>. Ce passage est central, car il est l'expression du rôle nécessaire de la politique dans la pensée de Vico et de l'impossibilité de réduire les « principes » de la *Scienza nuova* à de simples règles mécaniques aveugles et fatalistes.
- 30 Mais c'est à coup sûr le *moyen* de cette action qui rapproche le plus les deux penseurs italiens. Dans les deux cas, l'éducation est conçue comme un des leviers les plus efficaces pour l'action politique. Si l'on lit les nombreux textes de Vico consacrés à l'éducation, c'est à nouveau le volontarisme politique qui les anime qui frappe le lecteur. Contre une éducation cartésienne qui croit au simple développement mécanique du « bon sens » et à la raison qui en est issue, Vico rappelle l'importance d'une éducation volontariste, organisée, adaptée aux évolutions cognitives de l'enfant. Le but est « d'agir dans la vie civile » avec prudence, de former des « courtisans », c'est-à-dire des jeunes gens à même d'agir dans la vie publique et non des « philosophes », incapables de répondre aux réquisits de la « vie civile »<sup>73</sup>. Seule cette éducation permet de créer un « sens commun » et d'éviter aux nations de tomber en décadence, dans ce fameux « ricorso », caractérisé par une sagesse qui n'est plus partagée par tous et qui précipite la nation dans une simple « folla de' corpi », où chacun est enfermé dans l'aveuglement de son intérêt propre. Cette situation dans laquelle l'éducation est réservée seulement à quelques-uns, dans laquelle l'ignorance est entretenue, prend le nom significatif de « barbarie de la réflexion » chez Vico<sup>74</sup>, barbarie plus terrible encore que celle des sens, car sans remède.
- 31 On pourrait également multiplier les passages dans lesquels Gramsci revient sur la nécessité d'une éducation politique, qui ne cède en rien aux sirènes du « spontanéisme », au simple développement du « bon sens » cartésien critiqué par Vico. En aucun cas, l'éducation n'apparaît chez Gramsci comme un développement automatique laissé au

hasard<sup>75</sup>. En ce sens les nombreux textes dans lesquels Gramsci s'en prend aux « universités populaires »<sup>76</sup>, à l'inanité d'un savoir « encyclopédique »<sup>77</sup>, reprend l'exigence vichienne d'un savoir progressif, développé de l'intérieur et pas simplement reçu de manière résumée et passive :

Ond'egli [i. e. Descartes] si ha fatto un gran seguito per quella debolezza della nostra natura umana, che'n brevissimo tempo, e con pochissima fatica vorrebbe saper di tutto : che è la cagione, perchè oggi non si lavoran'altri libri, che di Nuovi Metodi, e di Compendj ; perchè la delicatezza de sensi, che è fastidiosissima in questo secolo, essendosi traggittata alle Menti, i nuovi libri non per altro si commendano, che per la facilità ; la quale così fiacca, ed avvalena gl'ingegni, siccome la difficoltà gl'invigorisce, ed anima.<sup>78</sup>

- 32 On pourrait multiplier ce type de textes qui supposent un apprentissage « moléculaire », progressif, lent, organique, le seul à même de créer un « sens commun » actif et de garantir à terme une hégémonie au sens gramscien du terme.
- 33 Au terme de ce parcours nécessairement rapide, il nous semble possible de discerner quelle est la nature du rapport entre Vico et Gramsci. À nouveau, nous faisons nôtre le conseil méthodologique de Nicola Badaloni consistant à voir quels étaient les problèmes de Vico en son temps, pour mettre au jour une influence possible sur Gramsci. En ce sens, savoir quel texte a lu (ou non) Gramsci, quelle est l'exactitude de ses citations, quels sont les concepts communs entre les deux auteurs, sont certes des perspectives nécessaires, mais insuffisantes. Gramsci n'est pas Vico, n'écrit pas dans les mêmes conditions et n'a pas les mêmes objectifs. Mais une fois cela admis, il est saisissant de voir l'analogie des positions, celle des moyens mis en œuvre et certaines solutions proposées. De ce point de vue, la médiation du XIX<sup>e</sup> siècle est déterminante, qui montre dans quelle mesure Vico a opéré une véritable articulation dans l'histoire des idées, en particulier par sa capacité à dépasser les problèmes du cartésianisme et à ouvrir de nouveaux horizons problématiques dont Gramsci sera un des échos privilégiés.

---

## NOTES

1. Voir en premier lieu les travaux d'A. TOSEL : *Marx en italiques*, Mauzevin, Trans-Europ-Repress, 1991 ; ID., « Gramsci face à Vico ou Vico dans Gramsci », dans *Présence de Vico*, R. Pineri éd., Montpellier, Prevue (Main-d'œuvre), 1996, p. 33-66. Voir également M. CILIBERTO, « La fabbrica dei Quaderni (Gramsci e Vico) », dans M. CILIBERTO, *Filosofia e politica nel Novecento italiano. Da Labriola a « Società »*, Bari, De Donato, 1982, p. 263-314 ; G. MASTROIANNI, *Vico e la rivoluzione. Gramsci e il diamat*, Pise, ETS, 1979 ; G. PRESTIPINO, *Tre voci nel deserto. Vico, Leopardi, Gramsci per una nuova logica storica*, Rome, Carocci, 2006. Plus récemment, voir la belle étude de M. VANZULLI, *Il marxismo e l'idealismo. Studi su Labriola, Croce, Gentile, Gramsci*, Rome, Aracne, 2013, notamment p. 217 et suiv.
2. *Bollettino del Centro di Studi vichiani*, VI, 1976, p. 189.
3. G. VICO, *Opere filosofiche*, P. Cristofolini éd., Florence, Sansoni, 1971, p. XI-XIII.
4. B. CROCE, *La filosofia di Giambattista Vico*, Bari, Laterza, 1911.

5. Il faut également remarquer que G. Gentile publie, lui-aussi, au même moment, une étude consacrée à Vico : *Studi vichiani*, Florence, Sansoni, 1914.
6. Pour une telle histoire, voir M. MARTIRANO, *Giuseppe Ferrari editore e interprete di Vico*, Naples, Guida, 2001 ; ID., « Vico à certaines étapes de la tradition italienne du Risorgimento », *Noesis*, 8, 2005, <http://noesis.revues.org/118> (consulté le 28 septembre 2015).
7. G. VICO, *Œuvres choisies*, contenant ses *Mémoires écrits par lui-même*, la *Science nouvelle*, les opuscules, lettres, etc., J. Michelet éd., Paris, Hachette, 1835.
8. Sur l'interprétation de Michelet, voir G. FASSO, « Un presunto discepolo di Vico : Giulio Michelet », dans *Omaggio a Vico*, Naples, Morano, 1968, p. 483-550 ; A. PONS : « De la nature commune des nations au peuple romantique : note sur Vico et Michelet », *Romantisme*, 9, 1975, p. 39-49.
9. Voir J. MICHELET, *Discours sur le système et la vie de Vico* (1827), dans *Philosophie des sciences historiques*, M. Gauchet éd., Paris, Le Seuil, 2002, p. 195.
10. Voir par exemple E. WILSON, *To the Finland Station*, I, New York, Farrar, Strauss and Giroux, 2012 [1940], p. 3 et suiv.
11. On retrouve du reste cette idée chez G. Ferrari qui souligne l'isolement de Vico dans *La mente di Giambattista Vico*, Milan, Dalla società tipog. de' classici italiani, 1837, p. 277.
12. F. DE SANCTIS, *Storia della letteratura italiana*, Rome, Newton, 1991 [1870], p. 508.
13. Sur l'importance de Hegel à Naples, voir les études de G. OLDRINI, en particulier *Gli Hegeliani di Napoli : Augusto Vera e la corrente ortodossa*, Milan, Feltrinelli, 1964.
14. « Da Bruno e Campanella a Vico corre un periodo di circa cento anni. In tutto questo tempo non vi ha un filosofo veramente originale in Italia ; all'Italia, non appartiene nessuna idea nuova [...]. Da Bruno e Campanella a Vico vi ha dunque come un vuoto nella storia del nostro pensiero. Perché Vico possa esser ben compreso, bisogna riempire questo vuoto colla storia della filosofia europea », B. SPAVENTA, *La filosofia italiana nelle sue relazioni con la filosofia europea*, Bari, Laterza, 1909 [1862], p. 111. Sur cette lecture, voir E. GRASSI, *Humanisme et marxisme*, Paris, L'Âge d'Homme, 1978 [1973], p. 57.
15. Voir B. CROCE, *Storia dell'età barocca in Italia*, G. Galasso éd., Milan, Adelphi, 1993 [1929], p. 292.
16. Voir B. LABANCA, *Giambattista Vico e i suoi critici cattolici*, Naples, Luigi Pierro, 1898.
17. Voir en particulier E. CHIOCCETTI, *La filosofia di Giambattista Vico. Saggi*, Milan, Vita e Pensiero, 1935, p. 1.
18. G. F. FINETTI, *Difesa dell'autorità della Sacra Scrittura contro G. B. Vico. Dissertazione del 1768*, B. Croce éd., Bari, Laterza, 1936. Cette « difesa » est en réalité une attaque en règle, dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, contre Vico et ses thèses « impies ».
19. Sur ce point, voir F. TESSITORE, *Contributi alla storia e alla teoria dello storicismo*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura, 1997.
20. De ce point de vue, il y a une véritable analogie entre la construction de la figure de Descartes en France et celle de Vico en Italie au XIX<sup>e</sup> siècle. Sur ce point, voir F. AZOUVI, *Descartes et la France. Histoire d'une passion nationale*, Paris, Fayard, 2002.
21. P. VILLARI, *La storia è una scienza ?*, M. Martirano éd., Soveria Mannelli, Rubbettino, 1999, p. 22 et suiv.

22. P. VILLARI, *Arte, Storia e filosofia. Saggi critici*, Florence, Sansoni, 1884, p. 437.
23. « Il positivismo è quindi un nuovo metodo, non già un nuovo sistema. A noi sarebbe facile provare, che i primissimi germi se ne trovano nella scienza nuova del Vico [...] » ; P. VILLARI, *Arte, Storia e filosofia. Saggi critici*, ouvr. cité, p. 477. Sur ce texte, voir les remarques de F. TESSITORE, *Contributi alla storia e alla teoria dello storicismo*, ouvr. cité, p. 159-161.
24. Voir G. LISSA, « Labriola e il positivismo » ; M. DONZELLI, « Il concetto di scienza in Antonio Labriola », dans *Antonio Labriola filosofo e politico*, L. Punzo éd., Milan, Guerini e Associati, 1996, p. 75-144.
25. Sur ce point, voir A. PONS, « De Vico à Labriola », dans *Labriola, d'un siècle à l'autre*, G. Labica et J. Texier éd., Paris, Méridiens Klincksieck, 1988, p. 35-48.
26. A. TOSEL, *Marx en italiques*, ouvr. cité, p. 17 et suiv.
27. On pourrait trouver cependant une autre lecture de Vico, plus « fataliste », comme c'est par exemple le cas chez C. PISACANE, *La Rivoluzione*, F. Della Peruta éd. et introd., Turin, Einaudi, 1970, p. 31.
28. Sur l'importance de Sorel, voir N. BADALONI, *Il marxismo di Gramsci*, Turin, Einaudi, 1975, *passim*.
29. Voir A.-S. MENASSEYRE, « Sorel lecteur de Vico », dans G. SOREL, *Étude sur Vico et autres textes*, Paris, Champion, 2007, p. 7-73.
30. K. MARX, *Le Capital*, livre I, section IV, chap. 15, I, note 4, dans ID., *Œuvres. Économie*, Paris, Gallimard, 1965, p. 915-916.
31. G. SOREL, *Étude sur Vico et autres textes*, ouvr. cité, p. 209.
32. K. MARX, *Œuvres. Économie*, ouvr. cité, p. 916.
33. On comprend en ce sens le jugement un peu sévère porté par Gramsci sur Vico, accusé d'avoir abstraitement « concepito un vasto mondo da un angoletto morto della 'storia' aiutato dalla concezione unitaria e cosmopolita del cattolicesimo... » ; *Quaderni del Carcere*, Quaderno 10, V. Gerratana éd., Turin, Einaudi, 1975, p. 1317.
34. Sur ce point, voir les remarques de Gramsci dans *Lettere dal carcere*, S. Caprioglio et E. Fubini éd., Turin, Einaudi, 1965, p. 390.
35. Sur cette manière « négative » de procéder, et sur la première version de la *Scienza nuova* construite négativement, voir P. CRISTOFOLINI, « Dinamica e stratificazioni del testo », dans *La Scienza nuova di Vico. Introduzione alla lettura*, Rome, La Nuova Italia Scientifica, 1995, p. 15-34. Voir également A. BATTISTINI, « Intertestualità e 'angoscia dell'influenza' : Vico lettore agonistico », dans *La sapienza retorica di Giambattista Vico*, Milan, Guerini & Associati, 1995, p. 115-138.
36. Sur ce point, voir P. GIRARD, « Giambattista Vico critique de Descartes ? », dans *Qu'est-ce qu'être cartésien ?*, D. Kolesnik-Antoine éd., Lyon, ENS Éditions, 2013, p. 503-519.
37. G. VICO, *Scienza nuova* (1744), dans *Opere*, A. Battistini éd., Mondadori, 1990, § 127 : « A tal boria di nazioni s'aggiugne qui la boria de' dotti, i quali, ciò ch'essi sanno, vogliono che sia antico quanto che 'l mondo ».
38. À noter que Gramsci reprend explicitement cette thèse. Voir en particulier la lettre à Tania du 19 octobre 1931, dans *Lettere dal carcere*, ouvr. cité, p. 512.
39. Lettre à Francesco Saverio Estevan (1729), dans *Vie de Giambattista Vico écrite par lui-même. Lettres. La méthode des études de notre temps*, A. Pons éd., Paris, Grasset, 1981, p. 179.

40. Voir *De nostri temporis studiorum ratione*, dans *Vie de Giambattista Vico...*, ouvr. cité, p. 230-231.
41. A. GRAMSCI, *Scritti politici*, I, P. Spriano éd., Rome, Editori Riuniti, 1973, p. 53.
42. On peut penser à sa critique de C. Treves dans l'article « La critica critica » publié dans *Il grido del popolo* en 1918, article dans lequel Vico est cité comme précurseur de Marx : « Perché il Treves, nella sua alta cultura, ha ridotto la dottrina di Marx a uno schema esteriore, a una legge naturale, fatalmente verificantesi all'infuori della volontà degli uomini, della loro attività associativa, delle forze sociali che questa attività sviluppa, diventando essa stessa determinante di progresso, motivo necessario di nuove forme di produzione » ; *ibid.*, p. 61. Voir aussi par exemple « Il nostro Marx », *ibid.*, p. 78 et suiv. Sur le rapport à Boukharine, voir P. D. THOMAS, *The Gramscian Moment. Philosophy, Hegemony and Marxism*, Chicago, Haymarket Books, 2010, p. 251 et suiv.
43. Quaderno 11, p. 1404.
44. *Ibid.*, p. 1442.
45. Voir le *De nostri temporis studiorum ratione*, VII, dans *Vie de Giambattista Vico...*, ouvr. cité, p. 238-239.
46. Quaderno 11, p. 1429.
47. *Scienza nuova*, 1725, *Libro primo*.
48. *Id.*, 1744, § 331.
49. *Ibid.*, § 34, 338.
50. *Ibid.*, § 1096.
51. *Ibid.*, § 138-140.
52. *Ibid.*, § 7, 139.
53. « Les actions des hommes ne peuvent donc être jugées d'après une règle mentale droite et rigide ; il faut au contraire, pour les considérer, se servir de la règle flexible des Lesbiens, qui n'oblige pas les corps à épouser sa forme, mais qui s'infléchit elle-même pour épouser la forme des corps » ; *De nostri temporis studiorum ratione*, dans *Vie de Giambattista Vico...*, ouvr. cité, p. 239.
54. On peut trouver de multiples illustrations de cette idée : « Occorre fissare che ogni ricerca ha un suo determinato metodo e costruisce una sua determinata scienza, e che il metodo si è sviluppato ed è stato elaborato insieme allo sviluppo e alla elaborazione di quelle determinata ricerca e scienza, e forma tutt'uno con esse » ; Quaderno 11, p. 1404.
55. Quaderno 6, p. 826.
56. Sur ce point, voir D. BOOTHMAN : « Gramsci, Croce e la scienza », dans *Gramsci e l'Italia*, R. Giacomini, D. Losurdo et M. Martelli éd., Naples, La Città del Sole, 1994, p. 165-186.
57. Quaderno 11, p. 1430.
58. *Ibid.*, p. 1428.
59. Voir notamment, dans le sillage de telles conceptions, les travaux en anthropologie sociale d'E. De Martino après la seconde guerre mondiale.
60. « Un'altra deficienza grave è che inizia la storia da quando esistono documenti e quindi tace completamente sui primi secoli detti 'legendari' » ; A. GRAMSCI, *Lettere dal carcere*, ouvr. cité, p. 498. Pénétrer dans ces « secoli legendari » est précisément l'objectif épistémologique central de la *Scienza nuova* de Vico.



61. *Scienza nuova*, 1744, § 915 et suiv.
62. Sur ce point, nous nous permettons de renvoyer à notre étude : *Giambattista Vico. Rationalité et politique. Une lecture de la Scienza nuova*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2008, part. II.
63. *Pratica di questa Scienza*, § 1405, dans *Opere*, F. Nicolini éd., Naples, Riccardo Ricciardi, 1953. Sur cette « pratica », voir M. H. FISCH : « Vico's *pratica* », dans *Giambattista Vico's Science of Humanity*, G. Tagliacozzo et D. P. Verene éd., Atlantic Highlands, The Johns Hopkins University Press, 1976, p. 423-430.
64. *Scienza nuova*, 1725, § 391.
65. *Ibid.*
66. *Scienza nuova*, 1744, § 13.
67. *Ibid.*, § 257.
68. Sur la confrontation entre ces « sens communs » et sur le rapport à Gramsci, voir E. E. JACOBITTI, « From Vico's common sense to Gramsci's hegemony », dans *Vico and Marx : Affinities and Contrasts*, G. Tagliacozzo éd., Atlantic Highlands, Humanities Press, 1983, p. 367-387.
69. *Scienza nuova*, 1744, § 110, 513, 598.
70. *Ibid.*, 1725, § 55-56.
71. « Socialismo e cultura », dans *Cronache torinesi (1913-1917)*, S. Caprioglio éd., Turin, Einaudi, 1980, p. 99-103.
72. *Scienza nuova*, 1725, § 242 ; 1744, § 414-416, 424, 1043.
73. *De nostri temporis studiorum ratione*, dans *Vie de Giambattista Vico...*, ouvr. cité, p. 241-242.
74. *Scienza nuova*, 1744, § 1106.
75. Voir par exemple *Lettere dal carcere*, ouvr. cité, p. 313.
76. *Cronache torinesi (1913-1917)*, ouvr. cité, p. 673.
77. *Ibid.*, p. 100. Voir aussi l'article « Socialismo e cultura », art. cité.
78. Lettre à Francesco Saverio Estevan du 12 janvier 1729, dans G. VICO, *Epistole, con aggiunte le epistole dei suoi corrispondenti*, M. Sanna éd., Naples, Morano, 1992, p. 145.

## RÉSUMÉS

Cette étude se propose de mettre au jour les rapports entre la philosophie de Giambattista Vico et la pensée politique de Gramsci. Il ne s'agit pas simplement pour nous de remarquer des relations conceptuelles, même si elles peuvent sembler frappantes pour qui connaît ces deux penseurs, mais de discerner les conditions particulières de la réception de Vico par Gramsci, notamment en étudiant la complexité de la diffusion de la pensée du philosophe napolitain dans l'Italie du XIX<sup>e</sup> siècle.

Questa ricerca mira a illuminare i rapporti tra la filosofia di Giambattista Vico e il pensiero politico di Gramsci. Non si tratta semplicemente di notare delle relazioni concettuali, anche se esse possono sembrare impressionanti a chi conosca questi due pensatori, ma di distinguere le condizioni particolari della ricezione di Vico da parte di Gramsci, in particolare studiando la complessità della diffusione del pensiero del filosofo napoletano nell'Italia del secolo XIX.

This research aims at shedding light on the relations between Giambattista Vico's philosophy and Gramsci's political thought. We here do not simply take note of the conceptual relations, even if they may seem striking to those who know the two thinkers, but we single out the particular conditions of Gramsci's understanding of Vico, studying in particular the complexity of how Vico's thought became widespread in nineteenth-century Italy.

## INDEX

**Mots-clés** : Vico Giambattista, Labriola Antonio, Villari Pasquale, Croce Benedetto, philologie

**Keywords** : philology

## AUTEUR

### PIERRE GIRARD

Agrégé, docteur en philosophie et professeur en études italiennes à l'Université Jean-Moulin-Lyon 3. Ses recherches portent sur l'histoire des idées et sur la philosophie politique en Italie à l'Âge classique (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles). Il fait partie de l'équipe CERPHI de l'Institut d'histoire des représentations et des idées dans les modernités (CNRS, UMR 5317) et du LabEx Comod.